Les secrétaires particuliers sous l'Ancien Régime

Les usages d'une dépendance

Nicolas Schapira

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3392>

DOI : 10.4000/ccrh.3392

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 avril 2007

Pagination : 111-125

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Nicolas Schapira, « Les secrétaires particuliers sous l'Ancien Régime », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 40 | 2007, mis en ligne le 12 octobre 2011, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3392> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccrh.3392>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Les secrétaires particuliers sous l'Ancien Régime

Les usages d'une dépendance

Nicolas Schapira

« Secrétaire : Celuy dont l'emploi est d'écrire pour son maître, de faire des lettres, des depesches pour son maître, pour celuy dont il dépend. » (*Dictionnaire de l'Académie française* - 1694)

- 1 La fonction de secrétaire sous l'Ancien Régime conduit directement à la question de la dépendance. Avec le secrétaire, on rencontrerait même la dépendance pure, coupée de la question de l'infériorité sociale : au cœur de cette fonction, il y a en effet la relation étroite à un maître dont le service efficace suppose d'abandonner toute indépendance d'esprit, alors même qu'il s'agit là d'un travail intellectuel. Or cela est vrai aussi bien des petits secrétaires particuliers que de secrétaires de princes ou à la limite de secrétaires d'État, c'est-à-dire de personnages puissants et honorés.
- 2 Les discours sur cette position, à l'instar de la définition du dictionnaire de l'Académie, insistent à l'envi sur cette dépendance. Dans les traités italiens sur les secrétaires (un genre florissant entre mi-XVI^e et mi-XVII^e siècle) étudiés par Adelin Charles Fiorato, on exalte les hautes capacités intellectuelles que nécessite l'adaptation de la plume aux pensées et aux besoins du maître¹. On insiste aussi sur la proximité gratifiante au maître qui découle de la fonction : cette proximité est d'abord reconnaissance des compétences de celui qui est accepté comme secrétaire, elle est surtout moyen d'accès, dans l'exercice même de la fonction, à un statut plus valorisé, celui de conseiller, de diplomate, voire d'historien. Les traités sur les secrétaires sont moins courants en France, mais un Anthoine de Laval, dans son ouvrage *Dessins de professions nobles et publiques* (1604), exalte lui aussi le secrétaire, dans la longue réflexion qu'il lui consacre, sur le même mode que les traités italiens².
- 3 Si l'on se tourne vers les ouvrages sur la domesticité, du moins vers ceux qui ne consistent pas seulement en une réflexion générale sur les devoirs respectifs des maîtres et des domestiques, mais qui comportent aussi une liste des différentes fonctions

domestiques, avec les devoirs attachés à chacune, on trouve confirmation que les secrétaires sont bien tenus pour des serviteurs. Claude Fleury, dans *Les devoirs des maîtres et des domestiques* (1688) et D'Audiger, dans *La Maison réglée et l'art de diriger la maison d'un grand Seigneur & autres* (1692), consacrent l'un comme l'autre un chapitre au secrétaire³. Il faut pourtant remarquer la brièveté de ces chapitres, par contraste avec ceux qui concernent l'intendant, le maître d'hôtel, le valet de chambre par exemple. Cette brièveté n'est peut-être pas sans rapport avec le fait que les secrétaires, plus que les autres catégories de serviteurs, ont les moyens d'écrire eux-mêmes sur leur fonction, et Fleury signale qu'il ne dira rien,

des secrétaires des gouverneurs de province, des officiers de justice ou de finance ;
qui [...] doivent étudier les devoirs de leurs maîtres qu'ils représentent en ces
fonctions ; & ces devoirs regardent le droit public [...] ⁴.

- 4 S'il est bien question des secrétaires particuliers des officiers, Fleury n'en fait pas moins signe ici vers un autre type de secrétaire, vers ceux qui forment corps – à l'exemple des secrétaires du roi – et donc aussi vers la littérature issue de ces corps, qui informe les discours produits par les secrétaires particuliers, et qui rend moins légitimes de longues explications sur la fonction dans un ouvrage sur les domestiques⁵. Au reste, le secrétaire n'est décidément pas un domestique comme les autres : chez Fleury, la dépendance gratifiante qui qualifiait la fonction de secrétaire dans les traités italiens se retourne en proximité menaçante ; pour le maître, dont le secrétaire peut trahir les secrets et compromettre la dignité ou la réputation par des lettres impropres, mais aussi pour les autres domestiques, qu'il peut calomnier ou dont il peut s'arroger les prérogatives les plus gratifiantes grâce à l'accès privilégié à son « patron » que son emploi lui donne⁶.
- 5 Ainsi, dans toute cette littérature sur les secrétaires, l'accent est mis sur le pouvoir acquis dans la dépendance et dans le mystère d'une relation entre le maître et son secrétaire, ce qui semble exclure toute analyse en termes d'exercice de ce pouvoir, par exemple sous la forme de pratiques administratives ou en termes de statut social. Du moins ces ouvrages ne donnent-ils à voir que parcimonieusement ce que *fait* le secrétaire – et notamment ce qui peut constituer, on le verra, cette activité de secrétaire comme instrument de pouvoir manié à la fois par le maître et par le secrétaire – et excluent, pour la plupart d'entre eux, des réflexions sur l'emploi de secrétaire : sur la rémunération, sur la charge de travail qu'il comporte, sur les rapports avec le reste du personnel domestique, sur le marché des places de secrétaire.
- 6 Retrouver l'action politique et les usages sociaux de la fonction de secrétaire implique alors de partir des usages de la dépendance par les secrétaires eux-mêmes. Non pas seulement des usages des discours que l'on trouve dans les traités, et dont on voit bien comment ils légitiment et valorisent la fonction ou au contraire la diabolisent : à une démarche d'histoire des représentations, qui consisterait à analyser ensemble un certain nombre de discours sur les secrétaires, ou à une démarche qui viserait à opposer simplement théorie et pratique de la dépendance, sans prendre en compte que l'on saisit les pratiques, en l'occurrence, par des discours, sera préférée ici une approche d'histoire sociale, qui consiste à tenter de situer des discours sur les secrétaires au plus près des actions dans lesquelles ces discours sont pris, pour pouvoir les saisir comme les actions qu'ils sont⁷. C'est là le moyen d'approcher ce que les secrétaires faisaient vraiment de leur statut de dépendants. Et au-delà des secrétaires, aborder la question de la dépendance par la question des usages sociaux et politiques qu'en faisaient les dépendants eux-mêmes, est peut être une voie pour ressaisir autrement une réalité si prégnante dans la société

d'Ancien Régime – toute relation de clientèle, par exemple, impliquant une dépendance – que l'historien ne peut se contenter d'utiliser la notion de dépendance pour qualifier des acteurs sociaux. Envisager des possibilités – différentes selon les types de dépendance ou selon les conjonctures – d'agir en tant que dépendant permet alors de saisir la dépendance non plus comme assignation identitaire ou statutaire mais en action, telle qu'elle est utilisée par les acteurs – et pas seulement par les dominants.

- 7 Trois dossiers seront brièvement examinés : ils ne constituent pas un panorama des usages de la dépendance par les secrétaires, mais ont été rassemblés pour les questions que leur rapprochement permet de poser.

Louis Videl : l'action politique dans la mise en scène de la dépendance

- 8 Louis Videl (1600-1675) n'a jamais vraiment cessé d'être secrétaire du duc de Lesdiguières (1543-1626). Il n'a pourtant exercé cette fonction qu'au tout début de sa longue carrière. C'est à 17 ans que ce Grenoblois d'origine est – selon ses dires – entré au service de celui qui fut l'un des grands généraux d'Henri IV, le maître du Dauphiné, pendant une quarantaine d'années, et qui finit connétable de France – une charge obtenue contre sa conversion au catholicisme en 1624. Son grand homme disparu, Videl passe, toujours comme secrétaire, au service du gendre de celui-ci, le maréchal de Créquy, jusqu'à sa disparition en 1637. Il ne redeviendra secrétaire qu'à la toute fin de sa vie. Pourtant, il n'a cessé de revendiquer cette identité-là, et, comme on le verra, elle a informé ses actions même lorsqu'il n'était pas secrétaire.
- 9 Comment donc cette identité a-t-elle pris, au point de fournir l'habit des actions de Videl tout au long de sa vie ? On va voir qu'elle a été forgée dans l'action politique, alors que Videl était au service de Lesdiguières ; pour les besoins de la cause de son maître et de la sienne propre, il a mis en scène sa fonction de secrétaire, de dépendant glorieux d'un glorieux maître.
- 10 Louis Videl publie en 1631 chez un éditeur parisien un recueil épistolaire qui est divisé en deux parties : la seconde est constituée de lettres galantes qu'il avait adressées à des femmes sous des noms supposés ; la première est un ensemble de missives destinées à une grande diversité d'épistoliers entre 1624 et 1630 : parmi eux, des membres de sa famille, des Grenoblois qui suivent Lesdiguières à la guerre, de grands personnages de la cour, des écrivains⁸. Dans ces épîtres, Videl se met en scène comme un homme de lettres si débordé par son activité prenante et importante de secrétaire de Lesdiguières qu'il n'a (presque) pas le temps d'entretenir ses amis ou de se consacrer aux activités de l'esprit. Voilà par exemple ce qu'il écrit en 1625 à « Monsieur Du Couldron, ayde de camp des armées du Roy » :

Si vous avez de grandes impatiences d'apprendre de ma plume la fortune d'Ixion [allusion à son roman *Mélanthe*⁹, publié en 1624 : Ixion en est l'un des personnages, et Videl a promis une suite], ie n'ay pas de moindres déplaisirs d'estre contraint de luy faucher si souvent compagnie. [...] A ce propos, voyez de grace quelle est ma condition, & quelle liberté ie me puis conserver au milieu des affaires qui m'environnent. Je porte tout seul un faix, dont Hercules eut fait sa charge [...] La vertu du Maître que ie sers, estant sans cesse occupée [...] luy rend mon assiduité si sùjette, qu'à grand'peine la nuit m'en peut-elle dispenser. Encore y a-t-il des fois [...] qu'il ne se repose que sur le travail, dont ie le puis soulager. [...] ie vous iure, que ny le Louvre, ny le Palais ne sont guere plus frequentez que ma chambre, ny le

Château de Verrue mieux gardé que mon cabinet. [...] Or iugez de là, s'il vous plait, si ie puis avoir du temps pour des occupations d'une autre sorte, & si un homme qui est attaché par tant & de si fortes chaines, se peut dérober pour aller voir Ixion dans les cieux¹⁰.

- 11 Videl construit là une opposition entre deux types d'activités également valorisées : d'un côté les « affaires » qu'il exerce dans le cadre des « chaînes » que constituent le service de Lesdiguières ; de l'autre le loisir lettré qui consiste à entretenir ses amis, méditer, écrire des romans. Les lettres qu'il écrit à ses amis sont clairement du côté du loisir lettré, et dans nombre d'entre elles, il se désole de n'avoir pas plus de temps pour contenter son correspondant en lui écrivant plus souvent ou en lui adressant des lettres plus nourries. La dépendance, fut-elle glorieuse, semble avoir son revers dans la disparition des activités au sein desquelles réside la liberté de Videl.
- 12 Mais dans la plupart de ses lettres, le secrétaire donne aussi des informations sur Lesdiguières, qu'il le suive dans ses déplacements, notamment lorsqu'il va guerroyer en Italie dans le cadre de la guerre couverte contre l'Espagne ou même lorsque, resté en France, il est en contact épistolaire avec son maître. Or non seulement ces lettres sont extrêmement élogieuses pour Lesdiguières, mais elles justifient toujours ses choix militaires ou politiques.
- 13 Par exemple, plusieurs lettres racontent le siège de Verrue, place forte en Piémont dans laquelle s'est enfermée dans l'été 1625 l'armée commandée par Lesdiguières et par son gendre le Maréchal de Créquy. En fait, jusqu'en septembre, Lesdiguières n'est pas à Verrue : il est allé se reposer en Dauphiné. Videl raconte que son arrivée à Verrue a galvanisé ses troupes, et qu'elles ont mis en déroute les Espagnols, qui ont levé le siège¹¹. Or c'est là une version très partielle des événements, et l'on peut la confronter à une autre, également élaborée par Videl, mais dans la biographie qu'il consacre, en 1638, à Lesdiguières : Videl y raconte sans fard que ce dernier a décidé de rallier Verrue lorsqu'il a appris que les Espagnols commençaient à plier bagage à l'annonce de l'arrivée d'une armée de secours venue de France¹². Lesdiguières aurait alors craint que la victoire ne lui soit volée par un autre général français. Cette version de 1638 – où les actions de Lesdiguières sont replacées dans une perspective historique longue, et notamment dans les oppositions que le duc aurait constamment rencontrées à la Cour, si bien que ses choix dans l'été 1625 apparaissent comme tout à fait légitimes – n'était pas bonne à dire au moment de l'action, alors que la Cour observe et juge les actions des généraux engagés dans des opérations. Les lettres de Videl sont à ce moment des relais vers tous les lieux de pouvoir où se jouait le crédit du vieux connétable, dont deux apparaissent comme essentiels : d'un côté le Dauphiné, fief du Duc, mais qu'il s'agissait de mobiliser pour que ses élites apportent leur soutien à leur chef ; de l'autre, Paris et la Cour. L'on voit que ces lettres sont donc une manière, peut-être essentielle, de rendre service au duc : elles s'inscrivent parfaitement dans le cadre de l'action du secrétaire de Lesdiguières. Et leur efficacité postulée tient précisément à ce qu'elles ne se présentent pas comme des communiqués du secrétaire du duc, mais comme des lettres d'agrément où l'information vient comme élément du divertissement épistolaire. C'est donc en utilisant un discours sur la dépendance (en tant qu'opposée à la liberté de l'homme de lettres) que Videl rend service à Lesdiguières.
- 14 Mais que se passe-t-il lorsque ses lettres sont rassemblées en recueil et imprimées en 1631 ? Leur place dans le dispositif politique du duc se trouve alors révélé, du fait de la répétition, de missive en missive, de la même combinaison d'un aspect « littéraire » avec

un aspect d'information : publier cette correspondance, c'est donc publier combien Videt est un bon secrétaire et a été un bon serviteur de son maître. Ce recueil épistolaire paraît aussi à un moment où le genre est florissant, et surtout dans une conjoncture – celle de la célèbre querelle des Lettres autour de la figure de Guez de Balzac – où il est devenu le lieu privilégié où se travaille, se formule le rapport des écrivains avec le pouvoir¹³. En louant à plusieurs reprises le *Recueil de lettres nouvelles* publié par Nicolas Faret en 1627, et qui apparaît emblématique de cette conjoncture – il est construit autour de deux figures majeures du temps, celle de Balzac et celle du cardinal Richelieu, dédicataire de l'ouvrage – Videt s'inscrit explicitement dans cette conjoncture¹⁴. De plus ce dernier, dans les nombreuses lettres qu'il lui adresse, met en scène sa relation avec Faret comme celle de deux écrivains unis par l'amitié et la communion dans les belles-lettres. Et surtout, son propre recueil de lettres apparaît, très mimétique du recueil Faret, avec son mélange de lettres galantes et d'épîtres exaltant les belles-lettres et les grands hommes du moment – Lesdiguières dans le cas du recueil de Videt. Celui-ci tente ainsi de prendre sa place parmi les hommes de lettres à la mode en liant la fonction de secrétaire aux compétences de l'écrivain. Enfin son recueil manifeste combien, pour être bon secrétaire, il lui a fallu être un bon écrivain. Ici la mise en scène vaut comme démonstration à l'égard de tout employeur potentiel, et d'abord à l'attention de son maître actuel, le maréchal de Créquy – dont le nom apparaît sur la page de titre du recueil – de sa valeur comme secrétaire, et plus généralement comme homme de lettres.

- 15 Après la mort du maréchal de Créquy, Videt ne sera plus secrétaire, sauf à la toute fin de sa vie, où il a été pendant quelques années au service du Maréchal de l'Hôpital par l'entremise de la nouvelle femme de celui-ci, qui était originaire du Dauphiné¹⁵. Pourtant, toute sa vie durant, il va rappeler dans ses écrits son statut initial de secrétaire de Lesdiguières, ce qui passe par l'exaltation de la différence des conditions entre le maître héroïsé et son serviteur. Pourquoi ce rappel constant alors même que Videt semble apparaître ensuite comme un auteur professionnel, spécialisé dans la célébration des grands hommes du Dauphiné ? En 1638, il publie en effet son ouvrage majeur, *l'Histoire de la vie du connestable de Lesdiguières*, un in-folio assez luxueux, qui connaîtra de nombreuses rééditions. En 1651, il réédite *l'Histoire du Chevalier Bayard*, autre personnage dauphinois, et au moment de sa mort, il avait dans ses tiroirs un manuscrit de *La Vie de Soffrey de Calignon*, chancelier de Navarre, personnage important de l'État d'Henri IV, ami de Lesdiguières et dauphinois lui aussi¹⁶.
- 16 Cette vocation d'historien, en fait, s'appuie directement sur son emploi de secrétaire, comme il l'explique en ouverture de l'avant-propos de sa biographie de Lesdiguières : il se fonde pour écrire sa vie sur l'étude quotidienne de son maître durant les quinze ans où il l'a servi, mais surtout sur les papiers de Lesdiguières auxquels il avait accès en tant que secrétaire – on reconnaît là, du reste, un motif des théoriciens de l'histoire du temps¹⁷. Ce sont ces papiers, écrit-il, qui lui ont procuré une telle admiration pour le personnage qu'il a décidé de la faire partager au public¹⁸. De même, il raconte que pour écrire sur Soffrey de Calignon il a eu accès aux papiers de sa famille¹⁹. Videt est donc resté ou devenu le secrétaire de ses personnages même après leur mort. C'est donc le rappel de cette position de dépendance active, poste d'observation incomparable, qui fonde sa légitimité d'historien.
- 17 De plus, il est aussi devenu en quelque sorte le secrétaire de l'ensemble de la noblesse du Dauphiné, dont les membres apparaissent au fil de ses ouvrages. Dans *l'Histoire de Lesdiguières* déjà, Videt mentionne souvent, à propos de tel combat ou de telle affaire,

qu'un tel y a été engagé, dont il loue les hauts faits. Il agit à plusieurs reprises comme un défenseur, mentionnant qu'un tel a été calomnié, et qu'il lui revient de rétablir la vérité. *L'Histoire de la vie du connétable de Lesdiguières* est donc en réalité tissée d'allusions à des personnages toujours vivants qui se trouvent pris dans ce collectif que constituent les personnages qui animent le livre. *L'Histoire* de Bayard joue plus encore ce rôle : non seulement le récit anonyme des hauts faits du chevalier mentionne beaucoup de personnages du Dauphiné, mais l'édition de Videt multiplie les notes de fin de volume qui reconstituent la généalogie et l'histoire des familles dont il est question dans cette histoire. Cet ouvrage, avec son impressionnant appareil de notes, fait alors figure d'armorial de la noblesse du Dauphiné.

- 18 Après le service de Lesdiguières, Videt s'est ainsi inventé une fonction originale – et non institutionnalisée bien sûr – de secrétaire, ou mieux de secrétaire historien de la noblesse du Dauphiné. Il met au service d'une collectivité les mêmes compétences mobilisées dans le cadre du service de Lesdiguières, si bien que le rappel incessant de la dépendance envers le duc sert à légitimer son activité présente, parce que sa figure d'auteur a été construite comme celle d'un dépendant. Aussi cette fonction de secrétaire de la noblesse du Dauphiné s'enracine-t-elle profondément dans son expérience de secrétaire de Lesdiguières mais aussi dans son écriture inaugurale de sa fonction de secrétaire dans les lettres des années 1620. Cette figure en apparence inaltérable de Videt secrétaire est d'abord le produit de l'action politique réalisée dans le cadre du service du duc, action dont l'efficacité passait par la mise en scène d'un Videt partagé entre ses aspirations lettrées et le service de son maître, mise en scène elle-même rendue possible par une conjoncture, celle de la « querelle des lettres », où s'expérimentent de nouvelles figures d'auteur. Celle de Videt avait acquis dans l'opération de publication de ses ouvrages des années 1620 sa force propre, mais il a su la réutiliser – la réactualiser – lorsqu'il est devenu un professionnel des lettres, lorsqu'il n'était plus qu'un secrétaire de papier ; on peut donc vouloir être dépendant, même fictivement. Il faudra statuer clairement sur les retombées sociales des actions de l'ancien secrétaire de Lesdiguières, et il n'est pas facile de déterminer pour l'instant quel personnage faisait au juste Louis Videt à Grenoble et à Paris vers la fin de sa carrière. Deux indices cependant montrent que son entreprise de devenir auteur à partir de cette origine de dépendant de Lesdiguières n'était pas sans rencontrer de la compréhension autour de lui : il a toujours pu publier ses livres à la fois à Grenoble et à Paris, signe d'une certaine renommée d'auteur et d'un réel ancrage local, lequel est confirmé par le fait qu'il ait pu avoir accès pour la rédaction de sa *Vie de Soffrey de Calignon* aux archives de la famille, que l'on n'imagine pas, en effet, ouvertes à un personnage ridicule ou peu considéré.

Le conflit des secrétaires de Condé

- 19 Que devient la relation de dépendance du secrétaire à son maître quand il y a plusieurs secrétaires ? Videt ne cesse de se mettre en scène dans ses lettres en tête-à-tête avec Lesdiguières – à la différence de *L'Histoire de la Vie du connétable* où apparaissent, au détour du récit, d'autres secrétaires de Lesdiguières, qui disposait notamment d'un secrétaire de la connétablie, mais aussi de plusieurs secrétaires particuliers occupant simultanément cette position. Videt reprend ainsi un des fondements des traités sur les secrétaires, qui focalisent le regard sur la relation exclusive du maître et de son serviteur privilégié. D'où l'intérêt de l'affaire examinée maintenant, un conflit entre deux secrétaires des princes

de Condé dans les années 1760²⁰. La mobilisation du discours de la proximité et de la dépendance a cette fois comme enjeu les rapports entre des secrétaires.

- 20 Princes du sang, les Condé ont le privilège d'employer des secrétaires des commandements, qui seuls peuvent contresigner les ordonnances du prince, en l'occurrence ceux de Louis-Joseph de Bourbon-Condé. Ces personnages, considérables à l'échelle de la Maison de Condé, rapportent les affaires dans le Conseil du prince²¹. À la mort de l'un d'eux, Joly, en 1763, ses attributions reviennent non pas à son fils, qui fait déjà partie de la Maison, mais au plus ancien secrétaire des commandements, Gougenot, et ce nouveau partage des tâches est formalisé dans un « Règlement » officiel, qui détaille les attributions respectives des trois secrétaires des commandements – le troisième, le sieur Dardet, garde des archives, n'étant pas directement impliqué dans le conflit²². Gougenot a reçu « le département [des] finances », ce qui lui donne en fait le contrôle de toutes les affaires, et de là découle qu'il a le « principal travail » avec le Prince – c'est-à-dire la présentation des affaires à la signature, à distinguer du rapport des affaires dans le Conseil – et qu'il contresigne toutes ses décisions. Joly fils reçoit lui aussi des attributions transversales puisqu'il est en charge de « l'agence et correspondance générale des terres ».
- 21 Ce règlement, préparé par Gougenot, et conservé avec l'ensemble de ce dossier dans les archives de Chantilly, borne en fait soigneusement les attributions de Joly : par exemple, les coupes de bois sont de son ressort mais « les états et estimations des bois et coupes chaque année, seront remises au Sieur Gougenot, après qu'ils auront été rapportés au Conseil par le Sieur Joly, pour en être rendu compte à S.A.S [...] »²³. Joly conteste ce règlement, dans les faits, en le transgressant dès l'origine, et sans véritable réaction ni du Prince, ni du chef du Conseil, l'abbé Terray, mais aussi dans une série de mémoires adressés à ces derniers, mémoires auxquels Gougenot fera réponse, et qui sont en outre accompagnés de lettres. Le conflit apparaît ainsi géré de manière très bureaucratique, comme l'attestent non seulement cette prolifération d'écrits cérémonieux où l'on se bat à coups de propositions de modifier tel article du règlement, mais aussi la forme même de l'un de ces mémoires, organisé en quatre colonnes, la première intitulée « Propositions de M. Joly », la deuxième « Observations de M. Gougenot », la troisième « Réponse de M. Joly », et la dernière « Nouvelles observations de M. Gougenot ». Les points de vue opposés apparaissent ainsi sur la même page, mais le dispositif organise avant tout un dialogue, et ouvre à une sortie de crise. De fait, au terme de ce mémoire commencé pourtant, dans les deux premières colonnes de la première page, sur un ton assez vif, les deux protagonistes arrivent à un accord sur une nouvelle répartition des tâches qui ne laisse subsister que peu de points en suspens. Cette nouvelle répartition suppose une modification très importante du dispositif administratif, et révèle par là même que les secrétaires peuvent être des agents actifs de la transformation des pratiques administratives. Joly et Gougenot semblent ici s'être sortis tout seuls du conflit, malgré la révérence affichée à l'égard du chef du Conseil, invité à souscrire à leurs propositions. Il faut voir notamment comment ils marchandent âprement l'un avec l'autre l'administration des principaux domaines des Condé :

[2^e colonne : « Observations de M. Gougenot »] M. Gougenot consentira volontiers au partage de l'administration des terres, si cela plait à S.A.S. et à M. l'abbé Terray ; ayant le détail général des finances, et de l'intérieur de la Maison qu'il occupe beaucoup plus que M. Joly ne l'est pas la tutelle de M. le Duc de Bourbon et de Mademoiselle de Condé, il consentira aussi volontiers, que M. Joly ait le plus fort détail de l'administration des terres, cependant M. Gougenot ne peut être

indemnisé de ce que M. Joly voudroit qu'il lui cédât, qu'autant qu'on joindroit à l'administration des terres des environs de Paris qu'on lui confieroit, la Bretagne et Noirmoutiers, et les terres d'Anjou...

22 Ce à quoi Joly répond dans la troisième colonne :

M. Gougenot paroît désirer d'être chargé de l'administration des détails de la Bretagne et Anjou et de ceux du Marquisat de Noirmoutiers. M. Joly s'en rapporte à la décision de SAS et de M. l'abbé Terray. Et cependant propose que S.A.S. M. l'abbé Terray, et M. Gougenot consentent de lui confier les détails du Comté de Clermont en Beauvaisis pour l'indemniser de ceux de Bretagne et Anjou, et du marquisat de Noirmoutiers²⁴.

23 Le mémoire n'a donc pas pour finalité d'exposer les termes d'un conflit qui serait tranché par le prince, mais d'arriver à un accord, presque territorial, et de fait les propositions qu'il contient seront entérinées par un règlement modifiant celui de juillet 1763. On est donc, dans les faits, très loin d'une dépendance totale à la volonté du prince, mais plutôt dans la mise en action d'une forme de « bureaucratie rationnelle ». Un dernier élément va dans ce sens : nos secrétaires font référence à plusieurs reprises à l'organisation administrative de la Maison d'Orléans, ce qui témoigne d'une circulation des modèles bureaucratiques au sein de ce qui apparaît, par-là même, comme un univers des secrétaires. Et pourtant, le discours sur la proximité personnelle au prince est mobilisé dans ce débat. Par Joly, qui dans un premier mémoire au prince, proteste qu'« il est de l'essence et du droit d'un secrétaire des commandemens de V.A.S. de lui présenter ses opérations à la signature »²⁵, ce qui revient à formuler, en termes de droits, ce qui est au fondement de la proximité (et de la dépendance) du secrétaire au maître : réaliser des opérations d'écriture pour le maître et les lui faire signer. Par Gougenot surtout, dans sa réponse à ce mémoire :

[L'] application [de Gougenot] à remplir les devoirs de sa place, lui fait espérer que S.A.S. ne le dépouillera point d'un travail qui l'approche de sa personne, honneur dont il ne se verroit point privé sans croire qu'il auroit démérité auprès d'Elle [...]
Il y a cent trente ans que la famille du sieur Gougenot est attachée à la Maison de S.A.S. Son père a succédé à deux oncles qui s'étoient distingués par leurs services et leur probité ; héritier de leurs sentimens le sieur Gougenot pere a servi 48 ans [...] A sa mort le sieur Gougenot Desmousseaux trouvé encore trop jeune pour hériter de ses places, a montré des talens dans le détail subordonné qui lui avoit été confié ; et quoiqu'il n'eût pas le bonheur de travailler avec S.A.S. ses superieurs ont rendu en tout tems le témoignage dû à son zèle, à sa probité et à l'utilité de ses services. Le sieur Gougenot de Croissy ne perdra jamais de vue ces exemples. Les contradictions qu'il essuye animeront son zèle et ne l'étoufferont point. Plein de l'unique désir de mériter a continuation des bontés de S.A.S. même la reconnaissance lui dictera ses devoirs, et son attachement à la personne de S.A.S. lui fera mettre toute sa félicité à s'en occuper²⁶.

24 Tradition familiale de service des princes, attachement personnel d'autant plus grand que l'on a l'honneur de travailler plus près de son maître : Gougenot tend ici un miroir complaisant au prince dans un discours dont le but est de lui permettre de conserver sa prééminence sur son rival. L'attachement personnel est un argument parmi d'autres dans une longue lettre où Gougenot défend notamment l'idée que le dispositif qu'il avait mis en place avait pour avantage essentiel de permettre un contrôle réciproque des activités des secrétaires. Aussi cette affaire ne révèle-t-elle finalement ni la transformation de la relation personnelle du secrétaire au prince dans le cadre de la bureaucratisation de l'administration des maisons princières, ni l'éternel retour de cette relation par delà la bureaucratisation : elle montre que la carrière d'un secrétaire passe aussi par sa capacité

à manipuler un discours de la dépendance, même au sein d'un univers de service relativement bureaucratisé. Le discours sur les secrétaires, s'il s'adresse au « patron », peut parfois viser la prééminence au sein des secrétaires. On saisit là la socialisation et la possible effectivité des *topoi* des traités sur les secrétaires, mais cette effectivité touche ici les rapports de dépendance et de domination des secrétaires les uns par rapport aux autres.

Jacques Du Guet : les affaires du secrétaire du duc de Chevreuse

- 25 Un dernier dossier documentaire permet de prendre du champ par rapport au discours tenu par les secrétaires sur leur dépendance : il s'agit d'une correspondance qui court de 1683 à 1709, entre d'un côté Jacques Du Guet, secrétaire du duc de Chevreuse de 1683 à 1691 avant de devenir intendant dans la même Maison, puis d'obtenir une charge de gentilhomme de la Chambre du roi, et de l'autre son père et l'un de ses frères, tous deux vivant à Montbrison, dans le Forez, région d'origine de la famille²⁷. Les lettres traitent avant tout de questions financières : versement de rentes, paiement de billets, héritages, procès en cours, Jacques Du Guet ayant conservé des possessions et des rentes dans le Forez, son père et son frère ayant des affaires à Paris. C'est du reste ce qui leur a valu d'être conservées : elles servaient de quittances, comme l'indique une mention présente sur le revers de presque chacune d'elles (ce qui implique que d'autres lettres qui n'avaient pas cette utilité n'ont peut-être pas été gardées). Cependant, au fil des lettres des membres de la famille sont évoqués, des projets de voyage à Montbrison sont annoncés, presque chaque missive se termine par une nouvelle qui concerne la cour, où se trouve le plus souvent Charles-Honoré d'Albert de Luynes, duc de Chevreuse (1646-1712), personnage influent de la cour de Louis XIV. Ces lettres ne sont donc pas consacrées à la position de secrétaire, et si les notations à ce sujet sont à vrai dire fort rares elles n'en sont pas moins précieuses précisément à ce titre, par ce qui filtre de la position dans un discours qui n'est pas tourné vers l'explicitation ou l'exaltation de cette position.
- 26 Les destinataires – jusqu'à sa mort en 1697 le père, Claude Du Guet, procureur du roi à Montbrison, après cette date le frère, Claude-Antoine Du Guet, avocat du roi au même lieu – notent soigneusement, avec la date de la lettre, le nom et la qualité de leur scripteur. Jacques Du Guet est ainsi successivement « le secretaire Du Guet » ou « mon fils le secretaire », « Du Guet l'intendant » à partir de 1691, « Mon fils de l'hôtel de Chevreuse » fin 1692 puis « Du Guet gentilhomme de la chambre servant » à partir de début 1695. Ces notations confirment à la fois l'évidence de l'état de secrétaire – on peut dire de quelqu'un qu'il est « secrétaire », sans préciser –, son honorabilité, puisqu'on peut noter cette profession sur le papier, mais révèlent aussi qu'elle prend sens dans une carrière au sein de la Maison du roi, de l'administration royale ou de Maisons princières qui passe par l'occupation successive de plusieurs positions. Point intéressant dans l'optique d'une histoire de la bureaucratie, ces administrations sont unifiées par leur personnel, qui circule d'une maison à l'autre : dans l'une de ses lettres Jacques Du Guet annonce la promotion de plusieurs de ses relations, un gentilhomme servant du duc entré dans la Maison du roi comme « secrétaire des ambassadeurs », un avocat au Parlement parent par alliance de madame Du Guet qui devient secrétaire du chancelier. Lui-même est passé des bureaux du duc de Chevreuse à la table du roi²⁸.

- 27 Ces observations conduisent à relativiser d'une autre manière l'importance de la relation personnelle entre le secrétaire et son maître. Certes, il note, alors qu'il vient juste d'entrer au service du duc de Chevreuse, que « Monsieur le Duc [le] traite d'une manière agréable et [l']instruit des affaires de la Compagnie des Chevaux légers avec une bonté et une douceur surprenante. ». Il y a là des éléments d'un « discours de secrétaire » ou plutôt cette phrase fait surgir ce que l'on pourrait appeler une « scène de secrétaire », où la distance des conditions s'annule au cœur même de la relation de dépendance, alors que le duc, pour instruire son secrétaire novice, accepte d'entrer dans l'ordinaire du travail de son serviteur, avec ce que cela suppose de bienveillance spontanée. Cependant Du Guet n'évoquera plus qu'une seule fois sa relation à son maître dans sa correspondance, et de manière assez distante²⁹. De ces emplois, il ne parle guère non plus. Être secrétaire du duc de Chevreuse – c'est son titre – n'est pourtant pas une sinécure : Du Guet s'est trouvé chargé de l'administration de la compagnie de cheveu-légers dont le duc était capitaine-lieutenant, et cela impliquait des phases de travail intense³⁰, mais aussi des moments plus libres ; en tout cas, il se plaint d'une charge de travail accablante lorsqu'il devient intendant. Quand à l'office de gentilhomme de la chambre, il semble avoir pour principale caractéristique d'offrir des occasions nombreuses de faire bonne chère.
- 28 Enfin, l'espace dans lequel se jouent pour lui les choses importantes est en réalité dilaté à l'échelle de la cour toute entière et des bureaux de l'administration royale, avec leur monde de magistrats, de clercs et de commis, auprès desquels Jacques Du Guet obtient les multiples papiers dont dépendent le statut et les affaires de toute sa famille. C'est lui qui retire les lettres de dispense de semestre pour son frère magistrat³¹. C'est encore lui qui s'occupe du brevet de chanoine à la collégiale de Montbrison d'un autre de ses frères³². C'est lui surtout qui mène les démarches pour obtenir des lettres de noblesse pour leur père en 1697, même s'il reconnaît que cette affaire a été rondement menée grâce à la renommée et l'influence de son frère, l'abbé janséniste Jacques-Joseph Du Guet³³. On imagine bien du reste que le crédit du duc de Chevreuse a dû être sollicité dans les affaires les plus difficiles, mais ce qu'a obtenu Jacques Du Guet en devenant secrétaire du duc de Chevreuse, c'est une place à la Cour, qui lui a permis de tisser ou d'activer des relations pour faire avancer, outre ses affaires propres, celles de sa famille, foisonnantes, à lire cette correspondance.

Conclusion

- 29 À l'évidence, ce dernier dossier évoque à nouveau la bureaucratisation de l'administration, et on est loin, semble-t-il, des traités de la Renaissance qui exaltent la figure du secrétaire conseiller du prince. Cet article tente pourtant de rapprocher ces deux images spontanées mais antithétiques que l'on a des secrétaires d'Ancien Régime : celle d'hommes de pouvoir dans l'ombre de leur maître, celle de plume sans envergure, éventuellement bons à révéler les secrets de leur patron. Videl se serait efforcé de figurer parmi les premiers, tandis que Gougenot, Joly et Du Guet seraient irrémédiablement à classer parmi les seconds ? Ce n'est pas si simple : les secrétaires de Condé se sont révélés des hommes de pouvoir dans l'entourage du prince tandis que Videl a persévéré dans son identité de secrétaire alors même que ce qui paraissait au fondement de celle-ci – sa relation avec Lesdiguières – avait disparu. Quant à Du Guet, agent actif de l'ascension sociale de sa famille d'officiers et de financiers qui parviennent à la noblesse et à la Cour – grâce à lui ainsi que grâce à son frère théologien – sa consistance sociale interdit d'y voir

un simple plumitif, et son cas n'est pas non plus celui de la plupart des secrétaires du roi du XVIII^e siècle qui n'exerçaient pas leur charge : il a bien fait fonction de secrétaire.

- 30 Ce qui rapproche aussi ces secrétaires, c'est la possibilité que leur donne leur fonction de faire usage de leur dépendance, au moyen de discours sur les secrétaires incorporés, utilisés, donc au final produits par eux-mêmes dans le cadre de leurs fonctions. Que cet usage soit tourné vers le service d'un « patron », qu'il arme des identités d'auteur, qu'il garantisse – au sens fort – des publications, ou encore qu'il serve dans les luttes de domination qui mettent aux prises des dépendants dans l'exercice de leurs fonctions, il révèle en tout cas la persistance de la dépendance jusque dans le sein d'univers pourtant bureaucratisés tels que ceux des Maisons princières du XVIII^e siècle³⁴. Certes, du XVI^e au XVIII^e siècle les secrétaires se sont multipliés, et ils constituent la base du personnel intellectuel aux XVII^e et XVIII^e siècles dans le cadre de cette bureaucratisation. Mais celle-ci n'entraîne pas une prise de distance par rapport à la relation domestique, qui se trouve au contraire mobilisée dans ce nouveau cadre, où les relations de dépendance entre maîtres et domestiques et au sein des domestiques jouent à plein – et ceci d'autant plus, par différence avec d'autres professions, que les secrétaires, du fait de leur rapport particulier à l'écrit, sont plus à même de faire usage de cette dépendance. Ils disposent en effet de modèles fournis par les traités sur les secrétaires, et de la possibilité de mobiliser de tels modèles dans l'action.
- 31 Le dernier cas, celui de Du Guet, a permis d'apercevoir certains des profits sociaux découlant de l'occupation de places de secrétaires, cette occupation passant notamment par l'utilisation de la dépendance. Il a fait voir aussi que le terme « secrétaire » ne suffisait pas à définir cette position. En l'occurrence ce n'est pas un hasard si, dans la lettre qui annonce à son père son nouvel état, Du Guet écrit qu'il s'apprête à « entrer chez Monsieur le Duc de Chevreuse »³⁵ plutôt qu'il ne dit qu'il en devient le secrétaire ; le pas décisif est bien constitué par l'entrée dans une Maison aristocratique, et par-là dans le monde de la Cour, cet univers par excellence des dépendances utiles ou utilisables.

NOTES

1. Adelin Charles Fiorato, « Grandeur et servitude du secrétaire : du savoir rhétorique à la collaboration politique », in « Cultures et professions en Italie », *Cahiers de la Renaissance italienne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1989, p. 133-184.
2. Anthoine de Laval, *Desseins de professions nobles et publiques Conbtenans plusieurs Traités divers & rares [...]*, Paris, Veuve Abel l'Angelier, [1605], 2^{ème} édition, 1612.
3. Claude Fleury, *Les Devoirs des maîtres et des domestiques*, Paris, Pierre Aubouin Pierre Emery et Charles Clouzier, 1688 ; D'Audiger, *La Maison reglee, et l'art de diriger la maison d'un grand Seigneur & autres, tant à la ville qu'à la Campagne, & le devoir de tous les officiers, & autres Domestiques en general [...]*, Paris, Nicolas Le Gras, 1692.
4. Claude Fleury, *op. cit.*, p. 209-210.
5. Jean Nagle, « Les fonctionnaires au XVII^e siècle », in Marcel Pinet (dir), *Histoire de la fonction publique en France*, tome II, Du XVI^e au XVIII^e siècle, Paris, Nouvelle Librairie de France, p. 135-273 ;

Christine Favre-Lejeune, *Les Secrétaires du roi de la grande chancellerie de France (1672-1789)*, Paris, SEDOPOLS, 1986, 2 tomes ; David Bien, « Manufacturing Nobles : The Chancelleries in France to 1789 », *Journal of Modern History*, 61, septembre 1989, p. 445-486 ; Nicolas Schapira, « Occuper l'office. Les secrétaires du roi comme secrétaires au XVII^e siècle », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 51-1, janv-mars 2004, p. 36-61.

6. Claude Fleury, *op. cit.*, p. 207-208.

7. Ce travail s'inscrit dans l'enquête sur « Écriture et action » menée par le Groupe de recherches sur l'histoire du littéraire (GRIHL), au Centre de recherches historiques de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).

8. Louis Videt, *Lettres du Sr Videt cy-devant secretaire de feu Monseigneur le Connestable de Lesdiguières, & à present de Monseigneur le Duc de Crequy Dediées à Monseigneur le comte de Moret*, Paris, de l'Imprimerie de J. Dedin, 1631.

9. Louis Videt, *Le Melante du sieur Videt, secrétaire de monseigneur le Connestable. Amoureuses aventures du temps*, Paris, Samuel Thiboust, 1624.

10. Louis Videt, *Lettres*, *op. cit.*, lettre du 6 septembre 1625 à Feu Monsieur Du Couldron, ayde de camp des armées du Roy, p. 107-109.

11. *Ibid.*, lettre du 20 août 1625 à Monsieur Girard, secrétaire de la chambre du Roy, p. 89-100 ; lettre du 3 septembre 1625 à Monsieur le commissaire Coquet, p. 101-105 ; lettre du 6 septembre 1625 à Feu Monsieur Du Couldron, ayde de camp des armées du Roy, p. 106-112 ; lettre du 8 septembre 1625 à Monsieur de Boissat Licieux, p. 113-116 ; lettre du 15 novembre 1625 à Monsieur le baron d'Auriac, p. 117-122.

12. *Ibid.*, *Histoire de la vie du connestable de Lesdiguières [...] Le tout fidellement recueilli par Louis Videt, secretaire dudit Connestable*, Paris, Pierre Rocolet, 1638, p. 437-461.

13. Mathilde Bombart, « La Querelle des lettres de Guez de Balzac (1624-1630) Écriture, polémique et critique », Thèse de Lettres, Université Paris-III, 2003 ; Christian Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2002, p. 27-50 ; Hélène Merlin, *L'excentricité académique. Littérature, institution, société*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 95-118.

14. Nicolas Faret, *Recueil de lettres nouvelles dédiées à Monseigneur le Cardinal de Richelieu*, Paris, Toussaint du Bray, 1627.

15. Comte Douglas et J. Roman, *Actes et correspondances du Connestable de Lesdiguières*, Grenoble, Édouard Allier, 2 vol., 1878-1884.

16. *Histoire du Chevalier Bayard et de plusieurs choses memorables advenueës sous le Regne de Charles VIII Louis XII et François I Avec son supplément par Messire Claude Explilly, president au Parlement de Dauphiné et les Annotations de Theodore Godefroy, augmentées par Louis Videt*, Nouvelle Edition, Grenoble, Jean Nicolas, 1651 ; *Vie et poésies de Soffrey de Calignon chancelier du roi de Navarre publiées sur les manuscrits originaux par le comte Douglas [...]*, Grenoble, Édouard Allier, 1874.

17. On le trouve par exemple chez Charles Sorel, *La Bibliothèque française*, 2^e éd revue et augmentée, Paris, Compagnie des Libraires du Palais, 1667.

18. Louis Videt, *Histoire de la vie [...]*, *op. cit.*, « Avant Propos », n.p.

19. Louis Videt, *Vie et poésies de Soffrey de Calignon*, *op. cit.*, p. 34.

20. Sur la Maison des princes de Condé dans ces années-là, voir Stéphane Pannekoucke, « Louis-Joseph de Bourbon prince du sang ou les dépenses de la maison de Condé au XVIII^e siècle 1740-1792 », *Maîtrise de l'Université de Paris I* sous la direction de Daniel Roche, 1995, p. 23-30.

21. Pierre Lefèbvre, « Aspects de la « fidélité » en France au XVII^e siècle : le cas des agents des princes de Condé », *Revue Historique*, 507, juillet-septembre 1973, p. 59-106 ; voir aussi Daniel Roche, « La fortune et les revenus des princes de Condé à l'aube du XVIII^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet-septembre 1967, p. 216-243 ; Katia Béguin, *Les Princes de Condé. Rebelles, courtisans et mécènes dans la France du Grand Siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 1999 ; Jean Duma, *Les Bourbon-Penthièvre (1678-1793) : une nébuleuse aristocratique au XVIII^e siècle*, Paris,

Publications de la Sorbonne, 1993 ; Sandrine Bula, *L'Apanage du comte d'Artois 1733-1790*, Paris, École des Chartes, 1993.

22. Archives Condé, Chantilly (désormais A.C.), AB 26, Règlement du 7 juillet 1763.

23. A.C., art. 9.

24. A.C., AB 26, « propositions... », *op. cit.*

25. *Ibid.*, AB 26, « motifs », *op. cit.*

26. *Ibid.*, AB 26, « Réponse de M. Gougenot au mémoire de M. Joly », *op. cit.*

27. *Correspondance de la famille Du Guet. Une famille forézienne sous l'Ancien Régime* Paris, Montbrison, Trévisé 1683-1750, présentée et annotée par Gérard Aventurier, Alain Collet, Marie Grange, Saint-Etienne, Presses de l'Université de Saint-Etienne, 2006.

28. « J'eus l'honneur dimanche dernier de servir sa Majesté au souper, et je me tiray assés bien d'affaire pour la 1^e fois », écrit-il à son père le 25 janvier 1695. *Correspondance de la famille Du Guet*, *op. cit.*, p. 55.

29. Il annonce à son frère qu'il n'a pas réussi à placer une relation de la famille comme gentilhomme (de la chambre ?) car « Monseigneur le Duc de Chevreuse devient très difficile, et il ne veut à présent recevoir que des gentilhommes de bonne mine et de bonne taille » (*Ibid.*, p. 73)

30. *Correspondance de la famille Du Guet*, *op. cit.*, p. 24.

31. *Ibid.*, p. 36.

32. *Ibid.*, p. 64.

33. Sur ce personnage, voir Catherine Maire, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « bibliothèque des histoires », 1998.

34. On rejoint là des analyses qui montrent que la dynamique de bureaucratisation dans le cadre, pour le dire vite, de l'absolutisme, est en même temps une dynamique de renforcement des liens de clientèle. Voir William Beik, *Absolutism and Society in Seventeenth-Century France. State Power and Provincial Aristocracy in Languedoc*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985 ; Simona Cerutti, « Clientélisme et confiance. Les conflits entre le gouvernement central et les élites urbaines à Turin aux XVII^e et XVIII^e siècles » in Charles Giry-Deloison et Roger Mettam (éds.), *Patronages et clientélisme 1550-1750 (France, Angleterre, Espagne, Italie)*, Villeneuve d'Ascq/Londres, Université Charles-de-Gaulle/Institut français du Royaume-Uni, 1991, p. 149-163.

35. *Correspondance de la famille Du Guet*, *op. cit.*, p. 21.

AUTEUR

NICOLAS SCHAPIRA

Université Marne-la Vallée/GRIHL